The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

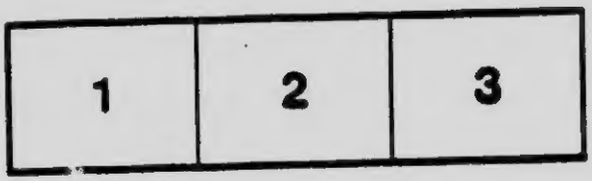
Bibliothèque nationale du Canada

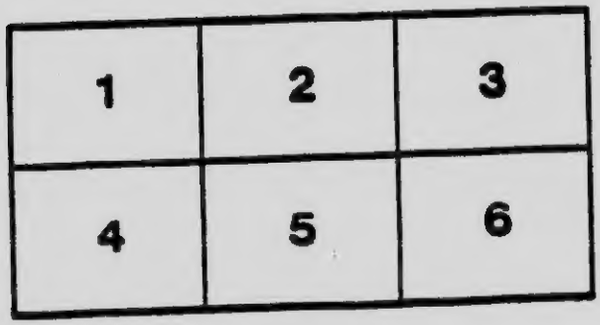
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





POIGNÉE DE CONSEILS

CLASSIFICATION
30.-
CANADA

Fascicule
No 1

Ca1900

POIGNÉE DE BONS CONSEILS.

La paroisse canadienne

Elle servit à organiser la défense des colons français contre l'Iroquois ; elle préserva les expatriés de la nostalgie et du désespoir ; elle conserva les traditions de la race.

A la conquête, tout s'écroula : gouvernement civil et militaire, organisation scolaire, tribunaux, administration, voirie,—tout excepté la paroisse.

Le vainqueur aurait voulu disperser les derniers vestiges du régime français et introduire d'un coup, avec sa langue et sa foi, toutes les institutions anglaises, sauf la principale : le droit du peuple de voter ses impôts et de nommer ses législateurs.

La force de résistance ne fut pas le traité de Paris. L'Angleterre avait violé sans scrupule celui d'Utrecht et soumis les Acadiens au régime que la Rome païenne imposait aux vaincus : Vae victis.

Et en 1763, l'Angleterre était plus à son aise, en Amérique, qu'en 1713.

Non, le véritable obstacle à l'asservissement et à la conquête morale ce fut la paroisse.

En présence de cette institution qui avait résisté à toutes les vicissitudes du

temps et de la guerre, l'Anglo-Saxon s'inclina comme il fait devant tout ce qui dure et résiste. Comme le Romain encore, il respecte les forces persistantes.

Il chercha d'abord à s'emparer de cet organisme. Et pendant un demi siècle, avec des degrés variés d'intensité, selon les circonstances et le tempérament des ministres à Londres et du vice-roi à Québec, les gouvernants britanniques qui refusaient de reconnaître toute existence légale aux catholiques d'Angleterre, émirent la prétention, singulière et toute gallicane, de contrôler les paroisses par le droit de nomination à l'évêché de Québec et aux cures de la province.

Ils se heurtèrent à la patiente mais irréductible résistance de l'évêque et des curés. Et la paroisse canadienne resta catholique et française, et s'attacha de plus en plus à la couronne britannique.

Elle devint "loyale" parce qu'elle resta catholique ; elle resta catholique parce que française.

Et le Canada ne restera fidèle à l'Angleterre que si le Canadien-français reste, par sa langue comme par sa foi, le seul obstacle à l'américanisme qui envahit les provinces de l'ouest et qui dominera bientôt notre parlement fédéral, nos lois et notre gouvernement.

Et le peuple canadien-français ne sera un élément de conservation nationale et religieuse que s'il reste dans sa tradition de foi et de race.

En d'autres termes, le sort des institutions britanniques, comme la vitalité de l'Eglise catholique, au Canada, dépendent dans une très large mesure de la conservation de ce peuple "arriéré."

Et le peuple canadien-français ne conservera sa foi, sa langue et son caractère ethnique, que si la vraie paroisse canadienne demeure avec son curé familial et paternel, son église au clocher d'argent et son banc d'œuvre, son école et son couvent, sa salle de paroisse, sa place d'église et sa tribune, ses ventes de légumes et de grains pour les "messes des âmes" et ses réunions aux portes des églises.

C'est de ce foyer traditionnel que sont sortis les meilleurs et les plus solides de nos hommes d'Eglise et d'Etat, de nos avocats et de nos financiers, de nos médecins et de nos négociants, de nos ingénieurs et de nos ouvriers.

Ouvrons largement à notre jeunesse la porte de toutes les carrières, poussons-la dans toutes les voies où le génie humain peut pénétrer ; mais n'affaiblissons pas l'esprit paroissial, car c'est là que nous puisons le meilleur sang de nos veines et la moëlle la plus substancielle de nos os.

H. B.

Grâce ! Grâce pour ceux-là !

L'individu qui va dépenser le salaire de sa semaine, l'argent de sa famille dans une buvette, est bien coupable ; celui qui reçoit cet argent de la main d'un pauvre ivrogne qui n'a plus la tête à lui ne peut se vanter, ce me semble, d'avoir sur sa table le pain de l'honneur.

Mais il est d'autres gens, en dehors de l'auberge souvent, qui encourent de terribles responsabilités. Leur œuvre est désastreuse ; et ils n'ont pas même pour l'excuser, l'amour du gain : Ils incitent au mal en badinant, s'amusent fort quand le tour est joué.

Avez-vous déjà rencontré sur votre route de ces viveurs qui paraissent avoir pour mission d'initier à l'ivrognerie ceux qu'ils rencontrent ?

"Allons !" disent-ils à l'enfant, au

jeune homme sobre qui n'ose porter la main au verre empoisonné. "Allons ! es-tu un homme !.... Prends ! prends ! tes parents ne le sauront pas.... Tu entreras quand tout le monde sera au lit.... ou tu te tiendras éloigné de ta mère, de tes sœurs... Prends ! tu vas voir comme ça fait du bien, comme ça met gai." Malheureux, savez-vous que par cette première traite vous allez peut-être gâter toute une vie, couvrir pour longtemps une famille entière de tristesse et de honte ?.....

Qui ne se souvient de tel ou tel jeune homme d'avenir qui a mal tourné pour n'avoir pas résisté aux tentations de ces solliciteurs diaboliques ?

Mais il y a des victimes ailleurs que chez les jeunes. Nous pourrions tous nommer de ces pères de famille, de ces hommes de bonne volonté, mais faibles, qui pendant des mois, même des années évitent avec soin de passer devant la buvette, de garder dans leur maison une seule goutte de "boisson", s'imposent les sacrifices héroïques pour persévérer dans leurs résolutions. Ils ont appris par expérience qu'un homme ivre commet souvent des fautes irréparables, qu'il fait pleurer sa femme et ses enfants.....

Ces pensées et leur conscience de chrétiens suffisent pour les retenir dans le devoir. Mais un jour ils rencontrent un ami—Ah ! les amis !—un ami sans cœur et sans cervelle qui, tout en connaissant leurs faiblesses et leurs efforts, se charge néanmoins de remplir auprès d'eux le rôle du diable. Et l'ami engage gracieusement son ami à accepter "une politesse". Pris par le respect humain et aussi par la passion qui n'est pas éteinte, l'ancien buveur accepte la "politesse". La soif se fait sentir plus ardente que jamais. Le premier verre est suivi de beaucoup d'autres. Le misérable boit, boit.... Et les excès, les brutalités d'autrefois recommencent. Au lendemain de ces tristes journées, il constate l'âme navrée, en jetant un regard sur sa croix de tempérance et sur ceux qui l'entourent, qu'il n'a pas tenu sa promesse, que sa femme et ses enfants ont pleuré....

On voit dans ces sortes d'occasions, des femmes emportées par une noble indignation, user de procédés énergiques pour éloigner les faux amis. Ce n'est pas moi qui les en blâmerai, car elles ne font alors, que défendre la paix et le bonheur de leur foyer.

MM. les viveurs, si vous voulez boire, buvez donc seuls ou avec vos pareils. N'essayez pas de débaucher, de brûler la belle et forte jeunesse ; laissez en paix ceux qui se répentent.

Si vous avez encore du cœur dans la poitrine, écoutez les mères, les épouses, les enfants, les fiancées qui vous crient : "Grâce ! Grâce pour ceux-là ! "

CANADIEN.

Telle mère, tel fils

"Je n'hésite pas à le dire, s'écriait un des plus grands génies de notre siècle, l'avenir d'un enfant dépend entièrement de sa mère."

Et il avait raison ; car la mère prépare l'avenir de son fils par la puissante influence qu'elle exerce sur son esprit et sur son cœur. S'il y a du vrai dans le proverbe populaire : "Tel père tel fils", il serait encore bien plus juste de dire : "Telle mère, tel fils". Les sentiments, les principes inculqués par une mère à son enfant, laissent au fond de son âme, une empreinte que le temps ne parvient jamais à effacer.

MGR O. E. MATHIEU

NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION

La ruine de la famille

L'impiété, l'injustice et le mauvais exemple sont trois causes de ruines pour une famille.

Fondée en dehors de Dieu, la famille doit périr. C'est la Sainte Ecriture qui le dit : "Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent." Sans religion, pas de famille, mais le paganisme avec ses ignominies.

Si la famille s'établit sur le vol, l'usure, les spéculations frauduleuses, la prospérité ne sera pas longue. Dieu ne peut bénir ce qui repose sur l'injustice, et l'échafaudage sera vite renversé par un coup de vent de la Providence.

Combien de familles croulent tous les jours par la débauche et le mauvais exemple ! La vertu élève et le vice abaisse les familles. Chacun n'a qu'à regarder autour de soi pour voir la preuve de ce qu'on vient de lire.

Simple remarque

Dans un grand nombre de familles mêmes chrétiennes, jamais les parents ne parlent de religion à leurs enfants. Jamais on n'entend sur les lèvres du père ou de la mère des paroles comme celles-ci :

Fais bien ta prière.

Suis bien ta messe aujourd'hui.

Aime bien le bon Dieu.

Récite une dizaine de chapelet pour moi.

Prépare-toi bien à la première communion.

Ne cache point de péchés au confessionnal.

Sois toujours obéissant.

N'oublie pas que le bon Dieu te voit partout.

Etc., etc.

Pourquoi ? Parce que les parents n'ont pas assez de foi, ou bien par je ne sais quel respect humain, qui fait qu'on n'ose pas tenir ce langage à ses propres enfants.

Et pourtant ces simples mots feraient plus que les recommandations des maîtres et même des prêtres.

Respectons les "vieux"

Dernièrement, les habitants du palais de justice de X avaient sous les yeux le triste spectacle d'un père rendu à 82 ans obligé de réclamer en justice à trois de ses fils, assez en moyens, une petite pension pour s'empêcher de mourir de faim.

Il faut que des fils aient le cœur bien mal placé pour refuser de faire vivre leur père octogénaire !

En général, dans notre pays, on a pas assez le respect de la vieillesse. Il suffit de voyager un peu dans nos campagnes, pour constater comment sont traités bien souvent ceux qui se "donnent" à leurs enfants.

Nous lisions à ce sujet, ces jours derniers, dans un journal canadien des Etats-Unis, quelques réflexions qui nous semblent bien justes :

"Connaissez-vous quelque chose de plus pathétique au monde que les manières timides, craintives, de certaines vieilles gens qui, s'étant "données" à leurs enfants—fils ou fille—se cachent dans quelque coin obscur de la cuisine, se mettent à table ou près du foyer comme de simples pensionnaires, craignant toujours de déranger, d'être dans le chemin, d'accepter même ce qui leur est dû, et descendant petit à petit dans leur tombe avec un air piteux, comme s'ils voulaient s'excuser de vivre si longtemps ?

"On ne saurait jamais avoir assez de mépris ni de reproches assez violents pour les fils ou les filles qui prennent une telle attitude envers ceux à qui ils doivent tant, qui les ont bercés et en ont pris soin durant de nombreuses années.

"Il est vrai que certains types deviennent grincheux, impatients, malendurants en vieillissant.

"C'est la maladie, le souvenir de malheurs passés, la conscience d'infortunes présentes qui ont changé leur bon caractère d'antan.

"Ils n'en ont que plus droit à la bienveillance, aux sympathies, à l'affection de ceux qui leur furent si chers.

"On ne devrait jamais oublier que nous marchons tous vers le couchant de

la vie—et nous y allons à grands pas, qu'on le veuille ou non.

"Un jour viendra où nous serons à notre tour devenus insupportables, ayant besoin de plus de patience et de dévouement que, comme enfants, nous sommes disposés à en accorder à nos vieux parents.

"Et, comme nous aurons traité ceux qui dépendent de nous, ainsi serons-nous traités à notre tour : la Providence est juste.

"Faisons-nous donc un point d'honneur d'être toujours bons, tendres et dévoués pour "nos vieux", respectant et vénérant leurs cheveux blancs et leurs corps que l'âge a courbés.

"Au reste, les commandements de Dieu ne disent-ils pas : "Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement" ?

Ne prenez pas au sérieux

Y a-t-il beaucoup d'incrédules sincères et convaincus ?

Il y en a bien peu.

Beaucoup vous diront : "Je n'ai pas la foi, je ne crois à rien. Dieu, âme, ciel, enfer : bêtises que tout cela, inventées par les curés."

Oh ! ne prenez pas au sérieux ceux qui tiennent ce langage.

Pendant la vie, ils font les fanfarons et les fiers ; mais à la mort, c'est tout différent. Les exemples abondent ; voyez plutôt :

Voltaire, le prince des incrédules, à l'heure de la mort, demande à se confesser ; il fait appeler l'abbé Gauthier, mais ses tristes amis Diderot et d'Alembert s'opposent à la visite du prêtre.

Cinq ans après, d'Alembert, autre chef libre-penseur, se répent et demande à Diderot de laisser venir un prêtre.

Diderot est inflexible. "Si je ne m'étais trouvé là, disait-il cyniquement, d'Alembert faisait le plongeon".

L'impie Toussaint, sur son lit de mort, n'a-t-il pas reçu avec ferveur les derniers sacrements ?

Laplace pose à l'incrédule pendant sa vie et appelle un prêtre à l'heure de la mort.

Littré n'a-t-il pas reçu le baptême à l'heure de la mort ?

Dupuytren, un des grands médecins du siècle dernier, après avoir vécu en libre-penseur, meurt en chrétien après s'être confessé et avoir communié.

Un valet de chambre, qui a assisté Victor Hugo dans ses derniers moments, a rapporté que le grand poète s'était soulevé d'un bond désespéré et par deux fois avait crié : "Un prêtre, un prêtre ! Pierre Suau a raconté le fait dans "Les Etudes", No. de février 1902.

Et Waldeck-Rousseau n'a-t-il pas été assisté par un R. P. Dominicain en ses derniers moments ?

Il y a peu d'incrédules sincères, croyez-le bien.

Quand on est sincère toute la vie, on ne change pas à la mort. Pas vrai ?

La classification des églises

Comment classe-t-on les diverses églises ?

On ne donne aujourd'hui le nom de basilique qu'à certaines églises principales auxquelles le Souverain Pontife a décerné ce titre. Elles ont la prééminence sur les autres, à l'exception des églises cathédrales.

On distingue les basiliques majeures ou patriarcales, ou sacro-saintes, et les basiliques mineures, qui sont en plus grand nombre. Nous avons deux basiliques mineures dans l'archidiocèse de Québec: la basilique de Québec et celle de Sainte-Anne de Beaupré.

On appelle églises cathédrales les églises où se trouve fixé le siège d'un évêque. C'est la première église d'un diocèse. La cathédrale peut être aussi église paroissiale.

Si la cathédrale est le siège d'un métropolitain ou archevêque elle porte le nom d'église métropolitaine.

Tout d'abord, il n'y eut d'église que là où était l'évêque. Plus tard, la foi se répandit, et on bâtit des églises un peu partout. Elles prirent le nom d'églises paroissiales.

Les églises de petites dimensions furent d'abord appelées chapelles.

L'idée des chapelles latérales dans les églises a dû être empruntée aux catacombes.

Les oratoires dans les châteaux, les maisons, etc., portent aussi le nom de chapelles domestiques.

Parlons français

Toujours vraies ces remarques d'un journal de commerce vieilles déjà d'une quinzaine d'années :

"Quand nous parlons à un Anglais, nous nous gardons toujours de parler français. Une fois sur dix, il est vrai, il serait incapable de nous comprendre, si nous emploions un autre langage que le sien. L'Anglais se fie sur notre condescendance et n'apprend pas notre langue. Aussi quand un Canadien a affaire dans une administration où dominent les Anglais, dans les banques anglaises, etc., il est incapable de se faire entendre à moins d'employer un langage qui n'est pas le sien et dans lequel il s'exprime souvent avec plus ou moins de correction.

"Est-ce que les Anglais qui réclament l'enseignement de la langue anglaise dans les écoles françaises, ne devraient pas également exiger celui du français dans les écoles anglaises ? Ils n'auraient rien à y perdre et tous y gagneraient.

"En attendant, parlons français toujours et partout, dans les magasins, dans les banques, etc., etc. Il faudra bien à la fin que les anglais s'y mettent. Ils ne s'y mettront que quand ils s'y verront contraints, et c'est à nous tous qu'ils appartient de les y obliger.

"Parlons tous français et au bureau de téléphone comme ailleurs on sera bien obligé de mettre des jeunes filles parlant le français. Comme les Anglaises, en général, l'ignorent, ce sera de l'emploi assuré pour un certain nombre de jeunes canadiennes. Ce sera autant de gagné.

Les vues animées

Les vues animées ont un effet vraiment désastreux sur la génération qui pousse. On n'a pas d'idée de l'engouement de certains enfants pour ces spectacles qui, le plus souvent, faussent leur conception et leur font admirer et imiter ce qui est franchement mauvais.

A Hull, vendredi dernier, un enfant de dix ans, A. B., a été condamné à six ans de détention à l'Ecole de réforme pour avoir volé $13.50 à sa mère, une pauvre veuve qui gagne péniblement sa vie à la journée. Il y avait déjà plusieurs fois que cet enfant volait ainsi sa mère. Et savez-vous pourquoi ? Pour payer son entrée dans les salles de vues animées et acheter des petits romans policiers.

A Québec, il n'y a que quelques mois un enfant disparaissait tout à coup du logis paternel. On le fit rechercher par la police. Au bout de deux jours de recherches, on le retrouvait dans une salle de vues animées. L'enfant avait passé ces deux jours à se repaître de vues animées, d'une salle à l'autre. Il avait couché, les deux jours, aux baraques de l'Armée du Salut.

Si les parents savaient tout le mal que fait la salle de vues animées aux âmes de leurs enfants, ils les feraient s'en éloigner comme de la peste.

La lecture des romans

Il y a quelques années, un crime était commis à Paris, par un jeune homme de vingt ans. Voici ce que disait, à ce sujet, un journal bien éloigné d'être catholique :

"L'instruction a établi que l'assassin avait l'imagination exaltée par la lecture des romans dramatiques. Lui-même se piquait de littérature, et la perquisition pratiquée dans sa chambre a

fait découvrir une collection de récits d'exécutions capitales et plusieurs manuscrits de romans."

En 1890, un crime épouvantable était commis par deux jeunes gens. Les deux frères assassinaient une jeune fille de quinze ans. Non seulement ils avaient médité leur crime mais ils en avaient d'avance écrit tous les détails. Aux assises, ils dirent que la pensée de ce forfait et les circonstances qui l'avaient accompagné leur avait été suggérées par la lecture d'un roman.

Angiolillo, le triste assassin de Canovas, abruti par les théories subversives qu'il avait puisées dans les mauvais livres, ne se départit pas, dans sa prison, de la plus grande impassibilité. Il refusa les secours de la religion avec obstination. Sur l'échafaud il resta calme et regarda les personnes qui assistaient à l'exécution. Il demanda à parler, et comme on le lui permit, il prononça d'une voix très forte le mot : "Germinal !" "Germinal", c'est un des plus mauvais romans de Zola.

Le roi Oscar de Suède disait un jour à un journaliste français : "J'ai lutté toute ma vie contre l'alcoolisme et la mauvaise littérature. J'ai la satisfaction de me dire que chez nous on ne lit pas de romans". Tout père de famille devrait pouvoir se rendre le témoignage, à l'article de la mort, que ses enfants n'ont pas fait de lectures dangereuses.

Les cloches de nos églises

Pendant les persécutions, un clerc messager allait de maison en maison faire connaître le jour et l'heure des offices aux Catacombes.

Une fois la paix rendue à l'Eglise, on se servit pour le même objet de planches frappées avec des maillets ou d'énormes crécelles, etc. On usa même en certains endroits de trompettes retentissantes.

Au septième siècle, l'usage des cloches est général en Occident. Il passa peu après en Orient. On attribue généralement la paternité de l'usage des cloches au pape Sabinien, successeur de saint Grégoire le Grand. Les premières cloches furent, dit-on, fabriquées en Campanie, pays d'Italie.

Les cloches d'églises portent généralement des inscriptions gravées sur le métal. Ces inscriptions, le plus souvent, disent à quel saint la cloche est dédiée, l'année où elle a été fondue, les noms des parrains et marraines, etc.

Afin de les faire entendre au loin, on plaça d'abord les cloches dans des espèces de cages à forme de pyramides qu'on appela campanile, puis clocher.

Les clochers, dès l'origine, furent surmontés de la croix.

Aujourd'hui, la plupart des clochers se terminent en forme de flèche, qui se perd dans les airs, pour montrer, par leur pointe, le ciel et indiquer au voyageur que là est une église et par conséquent, le Saint Sacrement.

En France et au Canada, la croix du clocher, presque toujours, est surmontée du coq gaulois. Cet emblème, dit-on, est le symbole de la vigilance que pasteur et fidèles doivent exercer autour d'eux. Le coq, prétend-on aussi, signifie le lever matinal, l'empressement à la prière et à la louange divine, l'ardeur pour le travail.

Attendez-vous à la pareille

Celui qui n'a pas honoré ses parents est souvent traité de la même façon par ses enfants.

Un homme vivait dans l'aisance, et cependant il avait fait mettre son vieux père dans un hospice de pauvres. Or, pendant un rigoureux hiver, il fait venir son fils et lui dit :

—Le bonhomme, qui est à l'Hospice pourrait bien avoir froid ; va lui acheter un manteau.

Le fils s'acquitta de sa mission avec empressement.

A son retour, son père lui demanda s'il avait acheté le manteau.

—Oh ! répondit-il, j'en ai acheté deux.

—Deux ! pourquoi faire ?

—Le second sera pour vous, père, quand vous ne pourrez plus travailler et que je vous aurai fait mettre à l'Hospice.

Le père, heureusement, comprit la leçon. Il ramena chez lui l'auteur de ses jours, et lui rendit jusqu'à sa mort les soins et le respect qu'il lui devait.

Ce que c'est que la médisance

Une femme se confessait à saint Liguori. Après s'être accusée, elle termina en mentionnant le péché de médisance. Cela venait en dernier lieu et la pénitente ne semblait pas y attacher beaucoup d'importance.

—C'est bien, dit le saint. Pour pénitence, vous irez au marché et vous achèterez une poule.

—Merci, mon père. Je le ferai.

—Mais ce n'est pas tout. Vous la rapporterez chez vous en la plumant toute vivante le long de la route. Puis quand vous aurez fini, vous reviendrez sur vos pas et, reprenant toutes les plumes dans la rue, vous les remettrez en place. Après quoi, vous laisserez la liberté à l'oiseau.

—Mais, mon père, c'est impossible !

—C'est précisément ce que je voulais vous faire dire, mon enfant. Il est aussi difficile de réparer le tort que vous faites au prochain par la médisance que de rendre ses plumes à notre poule. Allez et ne péchez plus.

L'eau bénite et ses effets

L'usage de l'eau bénite remonte aux apôtres, et la formule de la bénédiction est attribuée à saint Mathieu.

On peut ramener à deux les effets de l'eau bénite :

1. Elle éloigne les démons. "J'ai éprouvé bien des fois, dit sainte Thérèse, qu'il n'y a rien qui chasse plus tôt les démons que l'eau bénite et qui les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met en fuite, mais ils reviennent aussitôt. Aussi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau .... Ceci n'est point une imagination ; je l'ai éprouvé très souvent.

2. Elle est sacramentel et remet les péchés véniels dont on a la contrition au moment où on l'emploie.

On peut conclure de là combien il est important d'avoir de l'eau bénite dans les maisons, d'en faire usage, en se levant, en se couchant, avant la prière ; de s'en servir dans les orages, les épidémies, d'en asperger les mourants. On jette aussi de l'eau bénite sur les morts. Hélas ! Encore une belle coutume qui disparaît dans nos villes. Dans nos campagnes canadiennes, Dieu merci, on ne va jamais prier "au corps", comme on dit, sans l'asperger d'eau bénite.

Le signe de la croix, seul, est enrichi de 50 jours d'indulgence ; fait avec de l'eau bénite, il l'est de 100 jours.

Pour être heureux en ménage

Ne racontez pas à votre voisin les petites misères de votre intérieur.

Reconciliez-vous, embrassez-vous, après vos petites querelles.

Réglez vos dépenses sur vos revenus.

Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non avec un ange.

Rappelez-vous tous les deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

Les morts subites

Pline l'Ancien comptait trois cents maladies qui peuvent donner la mort. On en compte aujourd'hui plus de neuf cents. Parmi les causes de mort instantanée, il faut citer les maladies de cœur, ruptures d'anévrismes, attaques d'apoplexie, etc., etc.

Les surprises de la mort sont si nombreuses, qu'un médecin, Bichat, a pu écrire que la cessation de notre vie, amenée par la seule vieillesse, est devenue une espèce de phénomène. Nous savons tous cela, et cependant Bossuet a pu écrire : "Chacun de nous fait l'étonné quand on lui apprend qu'un mortel est mort."

Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec

La conscience avant l'argent

M. X., qui n'est pas riche, possède dans une place d'eau à la mode une petite maison qui lui rapporte d'ordinaire une centaine de piastres par saison.

L'an dernier, un étranger vint trouver M. X et, sans aucun préambule, lui offrit pour sa maison de campagne $300 par an pendant plusieurs années consécutives.

Etonné d'une offre aussi alléchante et peu en rapport avec les proportions de sa maison, M. X demanda au visiteur si par hasard, il n'avait pas l'intention d'exercer un commerce lucratif quelconque.

—J'ai le dessein, répondit-il, de fonder une librairie avec dépôt de journaux pour les milliers de personnes qui passent ici la belle saison.

—J'espère, au moins, reprit M. X, que vous n'offrirez à cette clientèle que des bons livres et des bons journaux.

—C'est que, répondit le visiteur, il faut être de son temps ; il faut savoir le pour et le contre, donner au client ce qu'il demande.

—Monsieur, répartit le propriétaire, vous vendrez des publications saines et morales, ou je vous refuse la location de ma maison ; je ne veux pas me rendre responsable du mal, souvent irréparable, que la mauvaise presse et les livres obcènes font dans l'âme de leurs lecteurs.

—Mais du moment que je loue au prix convenu, je ne comprends pas pourquoi vous vous occupez du commerce que je veux exercer. Un propriétaire doit-il surveiller ce qui se passe dans les maisons de ses locataires ? L'essentiel pour lui, c'est que ça rapporte de l'argent.

—C'est là une grave erreur, répondit M. X, les propriétaires sont responsables de la destination que les locataires donnent aux immeubles qu'ils occupent. Je connais mon devoir, et pour le pratiquer je m'inspire, non de ce que font ou disent les autres, mais de ma conscience, qui n'est pas à vendre pour $300.

Et la maison de campagne ne fut pas louée !

Combien de propriétaires dans Lévis ont pris les précautions de M. X avant de louer leurs maisons cette année.

Sans doute les mauvais journaux, les livres dangereux sont les plus grands ennemis de nos familles. Mais que d'hommes, de femmes, de filles, qui ne font pas métier de vendre des livres obcènes et qui cependant sont dangereux pour leurs voisins.

Le propriétaire, répétons-le avec M. X., est obligé en conscience de prendre des informations sur les mœurs, le genre d'occupation, etc., etc., de la personne qui demande à louer son immeuble. Si son enquête est défavorable, il doit sans merci refuser de louer, car, encore une fois, il est responsable devant Dieu de tous les désordres, de tous les scandales qui se commettront dans sa maison par son imprudence ou son ambition de faire de l'argent.

La conscience avant l'argent.

Espère ! Espère !

J.-B. Gough, étant ivre, tomba un jour dans un ruisseau. Une femme le vit dans cet état et fut émue. Elle ne pouvait le relever, et raisonner avec lui eut été peine perdue. Mais voyant que les rayons brûlants du soleil tombaient sur le visage bouffi de cet homme, elle prit son mouchoir et l'étendit sur sa figure pour le protéger. L'ivrogne dormait d'un sommeil de plomb et ne sentit rien.

Quand il revint à lui, il ne fut pas peu étonné de trouver ce mouchoir sur sa face, et se demanda comment il était venu là. Au bout d'un moment il devina ce qui s'était passé ; et son pauvre cerveau si malmené, fut éclairé d'une lueur subite : "Dieu sait, se dit-il, si je suis misérable. Et pourtant quelqu'un a eu pitié de moi ! Si je suis digne de pitié, je suis digne d'être sauvé...." Et ce fut, pour Gough, le point de départ

d'une nouvelle vie ; il devint même un ardent propagandiste de l'abstinence.

Un homme sortait un soir de sa maison. Il ne s'y plaisait point, et tout allait à la dérive. Sa femme s'abandonnait au découragement, leurs enfants devenaient insupportables, la misère y était à demeure.

Comme il se rendait à la buvette, dont la lumière qu'il apercevait de sa porte l'attirait autant que celle d'une lampe attire les moustiques, il passa devant la fenêtre entr'ouverte d'un voisin et vit, d'un coup d'œil, le plus joli tableau d'intérieur qu'on puisse rêver. C'était celui de pauvres gens, mais combien ils avaient l'air d'y être heureux ! Il s'arrêta court.

Et alors il vit un autre intérieur, le sien : sans joie, sans clarté, sans amour cela, parce qu'il n'y faisait guère que des scènes et apportait ailleurs le plus clair de ses gages. Il fit quelques pas et alla se cacher sous le feuillage sombre d'un arbre. Là, il tomba à genoux et s'écria : "O Dieu, fais de moi un homme !" Lorsqu'il se releva, ce fut pour aller chez lui; la lumière de la buvette ne l'attirait plus, et il était bien décidé à faire selon le modèle qui s'était soudainement gravé dans son cœur.

Mon ami, ces récits te font entendre une parole d'espérance. La majorité de tes camarades disent : "Qui a bu boira." Tu te dis peut-être toi-même, quand tu regrette tes habitudes d'intempérance : "Je suis maintenant trop vieux pour changer." Notre cloche fait entendre un autre son. Et ce son n'est pas celui du tocsin, comme la voix de tes amis ou de ton désespoir ; c'est le son argentin, mélodieux, pénétrant, de l'espérance. Pourquoi celui qui est tombé ne se relèverait-il pas ?

D'autres, beaucoup d'autres l'ont fait; pourquoi pas toi ?

TH. ROUX.

Ceux qui vous remplacent

Si les parents tiennent à ce que les maîtres et les maîtresses d'école fassent "quelque chose" de leurs enfants, qu'ils écoutent les quelques conseils que leur donne un Père Jésuite d'expérience :

"1o. Ne jamais croire aux "rapports" des enfants, sans preuves très nettes.

"2o. Quand l'enfant fait des "rapports", ne jamais lui faire subir d'interrogatoire qui pourrait lui laisser penser que vous avez envie de donner tort au maître.

"3o. A plus forte raison, ne jamais donner tort au maître devant l'enfant.

"4o. Aller tout simplement s'expliquer sans parti-pris avec le maître ou la maîtresse.

"5o. Si le maître a eu tort et le reconnait, ne jamais, au repas suivant, en triompher devant l'enfant.

"6o. Eviter les locutions fâcheuses devant les enfants, comme : "Ah ! le maître a dit ça ?... Il verra comment je m'appelle !... C'est une brute !.... Tu lui diras que ça ne le regarde pas ! ... Il a une dent contre toi !... Il fait des passe-droits," etc., etc.

"Il faut se rappeler :

"1o. Que les enfants ont des oreilles très fines... et une logique plus développée qu'on ne le croit ;

"2o. Que les maîtres et maîtresses ont beaucoup de peines et d'agacements avec les milles malices de la marmaille que nous leur confions. Leur travail est une rude tâche. Vous n'avez que cinq ou six enfants ; ne vous arrive-t-il jamais de vous emporter ? Les Frères, les Sœurs en ont trente ou cinquante toute la journée, ils peuvent s'oublier comme vous.

"Vous travaillez contre l'éducation de vos enfants, toutes les fois que vous

diminuez l'autorité de ceux à qui vous confiez cette éducation.... Education que, naturellement parlant, vous devriez faire vous-mêmes... Education que, pratiquement parlant, vous ne pouvez pas faire vous-mêmes... Education que les maîtres et maîtresses—laïques ou libres—vous rendent le service de faire à votre place !

"L'idéal pour bien élever l'enfant, c'est l'entente cordiale des parents avec les éducateurs ! "

Respectons le prêtre

Cousin voyant un jour un jeune prêtre franchir la porte d'une maison de pauvre apparence, en portant au bras un surplis et une étole, dit à un ami : "Voyez-vous ce jeune vicaire ? Il va faire une grande chose : il va aider un homme à bien mourir... Oui, ces hommes sont nécessaires : et nous, avec toute notre science, à quoi sommes-nous bons ?"

Bismark, après la guerre de 1870, pendant laquelle le clergé de France s'était montré partout si ardemment patriote, disait : "Nous n'avons trouvé debout que les prêtres."

M. de Bonald avait coutume de se découvrir devant son fils, parce que ce fils était prêtre, et à quelqu'un qui n'y comprenait rien, il dit : "Depuis que mon fils a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi."

A ceux qui s'étonnaient de son assiduité au prône du curé de sa paroisse, Donoso Cortès disait : "Quand le prêtre parle, je vois Dieu derrière lui."

C'est saint Louis, roi de France, qui disait : "Si par malheur je voyais un prêtre s'oublier et commettre une action condamnable, je le couvrirais de mon manteau."

Le saint curé d'Ars répétait souvent : "Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, et on y adore les bêtes."

Le rôle de la femme

Au foyer domestique de la femme de ménage dépendent la prospérité intérieure, la santé des enfants, le bien-être du mari.

Elle s'occupe du beau comme du bon, car l'arrangement de sa demeure est comme une œuvre d'art qu'elle crée et renouvelle chaque jour. La bonne femme de ménage a besoin de toutes les qualités féminines, la douceur, l'ordre, la finesse, la bonté, la vigilance. Elle répare les fortunes ébranlées ; elle sait transformer l'aisance en richesse, le strict nécessaire en aisance. Elle gouverne enfin, elle gouverne pour sauver, et son empire est plus réel que celui des ministres et des rois. Un roi si habile qu'il soit, peut-il faire que ce qu'on appelle son royaume demeure à l'abri des intempéries du ciel ; que la pluie, la grêle, la guerre ne viennent pas ravager ses routes et ses moissons ? Un roi a-t-il quelque autorité sur les âmes ? peut-il commander à ses sujets de parler, de se taire ? Etres ou choses, tout lui échappe. La femme de ménage, au contraire, tient dans sa main, pour ainsi dire, chacun des habitants qui animent et chacun des objets qui composent son empire. Elle exile de sa maison les paroles grossières, les actes violents ; elle améliore ses serviteurs comme ses enfants, et nul n'est frappé d'une souffrance qu'elle ne puisse aller à son aide. Par elle les meubles sont toujours propres, le linge toujours blanc. Son esprit remplit cette demeure, la façonne à son gré, et rien ne manque à ce gouvernement domestique, pas même le charme idéal.

Ernest Legouvé